



HAL
open science

La critique Parétienne des thèses de Marx: un contre-discours organisé autour du concept de spoliation

Emeric Lendjel

► To cite this version:

Emeric Lendjel. La critique Parétienne des thèses de Marx: un contre-discours organisé autour du concept de spoliation. *Revue européenne des sciences sociales (Cahiers Vilfredo Pareto)*, 1997, 35 (109), pp.55-73. halshs-03243886

HAL Id: halshs-03243886

<https://shs.hal.science/halshs-03243886>

Submitted on 28 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



La critique parétienne des thèses de Marx: Un contre-discours organisé autour du concept de spoliation

Author(s): Emeric Lendjel

Reviewed work(s):

Source: *Revue européenne des sciences sociales*, T. 35, No. 109 (1997), pp. 55-73

Published by: [Librairie Droz](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/40370225>

Accessed: 06/11/2012 11:42

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



Librairie Droz is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Revue européenne des sciences sociales*.

<http://www.jstor.org>

Emeric LENDJEL*

LA CRITIQUE PARÉTIENNE DES THÈSES DE MARX: un contre-discours organisé autour du concept de spoliation

ABSTRACT

This article shows that the paretian concept of spoliation is not only a mean to explain the persistence of protectionism in Italy (Steiner [1995]). Indeed, Pareto intended to stop the propagation of socialism and the theories of his leader Karl Marx with this concept. In this way, Pareto began as soon as 1893 with the criticism of the marxist theory of value and his consequences. Then, he showed in his « Cours d'économie politique » that the marxist concept of exploitation have to be replaced by a new one: the spoliation. Pareto used this new concept in order to explain social phenomena that are denounced by Marx in his materialistic theory of history. Finally, it is shown, through several examples, that the consistency of the paretian « counter-discourse » come partially from Marx's thesis.

RÉSUMÉ

Cet article montre que le concept parétien de spoliation n'est pas seulement un moyen d'expliquer la persistance de mesures protectionniste (Steiner [1995]). Ce concept permet en effet à Pareto d'élaborer un contre-discours pour stopper la diffusion du socialisme et des thèses de son « chef de file », Karl Marx. Pour atteindre ce but, Pareto commence dès 1893 par critiquer les théories marxistes de la valeur et de la plus-value. Il montre ensuite dans son Cours que le phénomène de l'exploitation décrit par Marx doit s'appréhender au travers du concept de spoliation. Pareto se sert alors de ce concept pour proposer une autre interprétation des phénomènes sociaux décrits par la « théorie matérialiste de l'histoire » de Marx, tels que la « classe sociale, » la « lutte des classes, » ou encore l'histoire de cette lutte. Quelques exemples, tirés du Cours de Pareto, sont étudiés pour montrer que la cohérence de son contre-discours s'appuie sur celle des théories de Marx.

Pareto – Critique parétienne des théories économiques et historiques de Marx – Contre-discours – Spoliation

Pareto – Paretian criticism of Marx's economic and historic theories – Counter-discourse – Spoliation

Cet article a fait l'objet d'une communication au G.R.E.S.E., dans le cadre de la journée d'étude « Prix et Normativité » du 25/09/1996. Je remercie Philippe Steiner pour ses remarques critiques et suggestives.

INTRODUCTION

Le *Cours d'Economie politique* de Pareto s'ouvre par l'affirmation suivante :

La science dont nous entreprenons l'étude est une science naturelle, comme la psychologie, la physiologie, la chimie, etc. Comme telle, elle n'a pas à donner de préceptes; elle étudie d'abord les propriétés naturelles de certaines choses, et ensuite, elle résout des problèmes qui consistent à se demander: Etant donné certaines prémisses, quelles en seront les conséquences? (Pareto [1896], §§ 1-2, p. 2).

Loin de donner des préceptes et de dire « ce qui doit être », la science étudie avant tout les propriétés des choses ou « ce qui est ». Pareto affirme donc d'emblée son ambition d'élaborer une science économique positive (Bridel [1990], p. 190). Pareto tiendra tout au long de son œuvre à cette neutralité. Pourtant, nous pensons que certains de ses écrits sont marqués par un objectif idéologique: saper la crédibilité du socialisme et de son « chef de file » Karl Marx¹. La thèse est connue depuis les travaux de Tarascio [1966] et surtout de Busino [1982]². Ce qui est moins connu, c'est la manière dont ce biais idéologique a pu structurer certaines des analyses de Pareto, comme celle du phénomène de la spoliation.

L'analyse que fait Pareto de ce phénomène est en effet à mettre en rapport avec sa critique de Marx et de sa théorie de la valeur. Loin de donner seulement lieu à la première formulation du paradoxe de l'action collective en cherchant à expliquer la permanence de mesures protectionnistes en Italie (Steiner [1995]), le concept de spoliation constitue également l'élément central d'un « contre-discours » destiné à stopper la diffusion des thèses de Marx. Tout comme l'on peut stopper la progression d'un incendie en allumant un contre-feu, Pareto a voulu élaborer un contre-discours pour endiguer la diffusion du socialisme³ et de la doctrine de Marx qu'il perçoit dans la société italienne de son temps. Pour cela, «[i]l faut réfuter la doctrine marxiste puis détacher les mouvements socialistes de leur matrice doctrinale » (Busino [1982], p. 174). Ce projet doit donc respecter deux étapes. 1/ Pareto comprend que la force du mouvement socialiste réside dans sa dénonciation de l'exploitation au sens marxiste du terme (Busino [1982], p. 174). « Réfuter la doctrine marxiste » suppose donc de neutraliser ce concept d'exploitation – l'appropriation gratuite et systématique par le

¹ Le mouvement socialiste proprement dit s'inspire directement des thèses de Marx: « Du reste, quels que soient les motifs qui ont agi, à l'origine, pour faire des œuvres de Marx et de Engels les Ecritures saintes du socialisme, ce choix, une fois fait, est conservé par force d'inertie et parce que les religions, en général, ne peuvent pas changer explicitement les bases sur lesquelles elles reposent » (Pareto [1903], p. 383). Cette croisade remonterait au début des années 1880, d'après Busino ([1982], p. 180). Mais les adversaires de Pareto ne se réduisent pas à Marx. Il s'attaque ainsi à la bourgeoisie, aux entrepreneurs, ou encore aux partisans du protectionnisme.

² Cette thèse est rejetée par Cirillo [1976]. Voir également Busino [1987].

³ Le « socialisme » est un concept extrêmement général pour Pareto. Il désigne toute forme d'organisation non marchande des activités économiques. Il peut tout aussi bien renvoyer au protectionnisme, au socialisme dit « municipal », voire aux anciennes cités militaires de la Grèce antique comme la ville de Sparte (Pareto [1902], p. 144).

capitaliste d'une fraction du travail de l'ouvrier. Or ce concept, ainsi que celui de plus-value, dépend directement de la théorie de la valeur de Marx. Par conséquent, Pareto doit d'abord s'attaquer à la théorie marxiste de la valeur pour vider le concept d'exploitation de sa substance. Il le fait dès le début des années 1890 (Pareto [1893]), sans d'ailleurs tenter de respecter les principes élémentaires de l'exégèse⁴. 2/ La critique de Pareto ne peut en rester là, car les phénomènes sociaux dénoncés par Marx et les socialistes persistent⁵. Pareto propose alors d'analyser certains transferts non-marchands de richesses au travers du concept de spoliation (Pareto [1897]). Grâce à cela, les concepts marxistes d'« exploitation », de « classe sociale », de « lutte des classes » ou encore de « matérialisme historique » vont être passés par le filtre des présupposés épistémologiques et théoriques de Pareto pour être exclus, remplacés, voire ré-interprétés. Un « contre-discours » politique, cohérent et surtout alternatif peut alors émerger face à la doctrine de Marx. Ce contre-discours reflète la structure de la théorie marxiste du matérialisme historique. Pour retracer la constitution de cette argumentation, cet article présentera d'abord les lignes de forces de la critique parétienne de la théorie marxiste de la valeur et de ses conséquences (1. *La critique parétienne des thèses économiques de Marx*), pour exposer ensuite la manière dont Pareto se sert du concept de spoliation pour contrer la théorie marxiste de l'exploitation et de la lutte des classes (2. *Le contre-discours de Pareto face à Marx*).

1. LA CRITIQUE PARÉTIENNE DES THÈSES ÉCONOMIQUES DE MARX

Le point d'ancrage de la critique parétienne des thèses de Marx est avant tout épistémologique. Ce fait n'est en rien anecdotique puisque, dès les premières pages du *Capital* de Marx, le lecteur ne peut manquer d'être frappé par la prégnance de la démarche épistémologique de l'auteur dans chacune des étapes de son raisonnement. L'approche essentialiste, consistant à rechercher l'essence d'une chose derrière ses manifestations sensibles, domine en effet l'analyse des phénomènes sociaux⁶. L'épistémologie de Pareto va donc avant tout se définir par le rejet de cette approche (Tarascio [1966], p. 33).

⁴ Pareto prétend pourtant s'y conformer : « On peut changer [les textes de Marx] indirectement par l'exégèse et la casuistique, mais il faut toujours les respecter, du moins en apparence » (Pareto [1903], p. 383).

⁵ « Mais il y a chez Marx une partie sociologique, qui est supérieure aux autres, et qui se trouve souvent d'accord avec la réalité. Marx a une idée très nette : celle de la lutte des classes ; c'est cette idée qui inspire toute son action pratique, et il lui subordonne toutes ses recherches théoriques » (Pareto [1903], p. 328).

⁶ Pour ne mentionner classiquement que le premier exemple : « La richesse des sociétés dans lesquelles règne le mode de production capitaliste s'annonce comme une 'immense accumulation de marchandises'. L'analyse de la marchandise, forme élémentaire de cette richesse, sera par conséquent le point de départ de nos recherches » (Marx, [1867], I, 1, p. 51). Pour comprendre le monde, il faut nécessairement l'aborder à partir de ses manifestations sensibles. Mais

L'étude de la science économique doit être fondée sur les faits, ainsi que l'étude de n'importe quelle autre science naturelle ; et les théories qui, au lieu de coordonner et d'expliquer les faits en les réduisant à l'unité, dérivent seulement de prémisses métaphysiques ou éthiques, n'ont absolument aucune valeur scientifique (Pareto [1896], § 233, p. 129).

La science, pour Pareto, doit s'en tenir à l'analyse des faits observables et de leurs rapports. L'étude des rapport entre les phénomènes s'appréhende au travers de relations de « mutuelles dépendances » et non plus de relations de « cause à effet » (Pareto [1897], § 559, p. 405)⁷. Les noumènes, ou « toute entité qui dépasse les limites de l'expérience, » sont considérés comme étant « métaphysiques » et, par là, exclus du domaine de l'analyse scientifique :

La science ne s'occupe que de constater les rapports des choses, des phénomènes, et de découvrir les uniformités que présentent ces rapports. L'étude de ce qu'on appelle des *causes*, si par là on entend des faits en certains rapports avec d'autres, appartient à la science et rentre dans la catégorie précédente des uniformités. Mais ce que l'on a appelé les *causes premières*, et en général toutes les entités qui dépassent les bornes de l'expérience, se trouvent par là même en dehors du domaine de la science (Pareto [1902], p. 2).

On ne saurait donc, pour Pareto, rechercher les « causes » des phénomènes au-delà de leur manifestation sensible comme le fait Marx⁸.

Pourtant, Pareto établit une distinction entre la perception d'un phénomène et son existence réelle.

En général il y a toujours lieu de distinguer entre le phénomène objectif concret et la forme sous laquelle notre esprit le perçoit, forme qui constitue un autre phénomène, que l'on peut nommer subjectif (Pareto [1902], p. 15).

Le voile de notre subjectivité s'insère en effet entre le phénomène objectif et sa perception :

Notre ignorance des faits, nos passions, nos préjugés, les idées en vogue dans la société dans laquelle nous vivons, les événements qui nous affectent fortement et mille autres circonstances nous voilent la vérité et empêchent nos impressions d'être la copie exacte du phénomène objectif qui leur a donné naissance (Pareto [1902], p. 16).

Ainsi en est-il du capitalisme pour ceux qui s'y opposent, puisque c'est l'écart entre les phénomènes objectifs et leurs perceptions subjectives qui a

la véritable connaissance ne s'obtient qu'en allant au-delà de ces phénomènes sensibles, par la démystification. Au terme de ce dévoilement doit se profiler un monde transparent à lui-même : « En général, le reflet religieux du monde réel ne pourra disparaître que lorsque les conditions du travail et de la vie pratique présenteront à l'homme des rapports transparents et rationnels avec ses semblables et la nature » (*ibid.*, p. 91).

⁷ C'est cette « mutuelle dépendance » des phénomènes qui conduit à l'utilisation des mathématiques, pour Pareto : « Il est des cas, il est vrai, où [...] il faut tenir compte d'une multitude d'actions et de réactions ; alors la logique ordinaire peut ne pas suffire et l'on se trouve dans la nécessité d'avoir recours aux procédés techniques plus puissants de la logique mathématique » (Pareto, [1899a], p. 104). Voir également Lange [1932], p. 55, et Tarascio [1966], p. 108.

⁸ A titre d'exemple, la valeur relève, pour Marx, d'une « qualité surnaturelle », donc inobservable et par là nouménale : « [...] tandis que dans l'expression de valeur de la toile, le corps habit représente une *qualité surnaturelle* des deux objets, leur valeur, un caractère d'empeinte purement sociale » (Marx, [1867], I,1, p. 71, nos italiques).

engendré les thèses de Marx et le mouvement socialiste (Pareto [1902], p. 21)⁹. Or la science se doit de mettre de côté tout sentiment dans l'étude des phénomènes objectifs, même s'il est plus facile de le faire dans l'astronomie que dans l'étude des phénomènes sociaux (Pareto [1902], p. 4). Ce principe doit être suivi par tout scientifique, y compris par Pareto lui-même :

Cela n'est pas facile. Chacun de nous a en soi un secret adversaire, qui tâche de l'empêcher de suivre cette voie et de s'abstenir de mêler ses propres sentiments aux déductions logiques des faits. En signalant ce défaut en général, je sais bien que je n'en suis pas exempt. Mes sentiments m'entraînent vers la liberté [...] (Pareto [1902], p. 5-6).

C'est en suivant cette démarche épistémologique que Pareto se donne le droit de réfuter les thèses socialistes, tant dans leur dimension doctrinale qu'analytique¹⁰. Cela suppose 1/ de réfuter l'analyse, motivée par les sentiments, qu'ont fait les « socialistes » – principalement Marx, pour Pareto – du capitalisme, 2/ d'expliquer les phénomènes ayant donné lieu aux (res)sentiments socialistes¹¹, et enfin 3/ procéder à une analyse scientifique de ce que serait un « régime » socialiste¹².

De l'« erreur » dans la théorie marxiste de la valeur...

Le premier moment de cette démarche consiste à critiquer l'analyse que fait Marx du capitalisme au travers de la loi de la valeur. Pour cela, Pareto commence par contester la construction théorique des phénomènes étudiés par Marx. Elle repose sur des conceptions opposées de l'abstraction et de son rôle dans les sciences.

Alors que, pour Marx, l'abstraction permet d'atteindre la réalité des phénomènes concrets, elle nous en éloigne pour Pareto (Pareto [1896], § 34). Pour ce dernier, l'abstraction différencie idéalement les faits, les érigeant au statut de phénomènes idéaux. Cette opération relève d'une véritable nécessité pour Pareto au regard des capacités cognitives limitées de tout homme. En effet, en raison de l'extrême complexité des phénomènes

⁹ Pareto conteste sur cette base la « théorie matérialiste de l'histoire » produite par Marx, en soulignant que l'histoire ne saurait être « réductible à de purs faits économiques » (Pareto [1902], p. 27).

¹⁰ Ce projet s'exprime déjà dans son *Cours*, mais figure au centre du projet de ses *Systèmes socialistes* : « D'une part nous rechercherons quels sont les faits réels qui ont favorisé l'établissement de certains systèmes sociaux ou l'éclosion de projets de systèmes sociaux, en d'autres termes : quels sont les choses et les faits qui se révèlent à nous sous ces formes ; d'autre part nous examinerons les raisonnements dont on a fait usage pour justifier ces systèmes ou ces projets de systèmes et nous verrons jusqu'à quel point les prémisses sont tirées de l'expérience et les déductions sont logiques » (Pareto [1902], p. 25).

¹¹ Le domaine de la sociologie correspond précisément, pour Pareto, à l'étude des rapports entre les phénomènes objectifs et leur perception subjective (Pareto [1906], p. 45). Dans son *Cours*, ce domaine relève de ce qu'il appelle la « physiologie sociale ».

¹² Cet aspect de la critique parétienne du socialisme fera l'objet d'une publication ultérieure. Une version provisoire de cette publication figure dans la première partie de Lendjel [1996].

concrets, il faut décomposer et isoler chaque facette des phénomènes étudiés afin de pouvoir les analyser et les comprendre¹³. L'étude des faits et de leurs rapports suppose donc que l'on fasse un tri dans le matériau empirique afin de constituer des catégories idéales qui seront combinées entre elles dans le raisonnement théorique¹⁴. Puis, on «remont[e] des phénomènes idéaux simplifiés aux phénomènes concrets et complexes» par des «approximations successives» (Pareto [1897], p. 398). C'est ainsi que Pareto va dissocier analytiquement certains concepts de Marx et poursuivre sa critique en abordant la théorie marxiste de la valeur.

Pour lui, la théorie marxiste de la valeur s'avère avant tout «imprécise»:

Le terme *valeur d'échange* qu'emploie K. Marx représente une entité dont la seule lecture du livre *Le Capital* ne fait pas très bien saisir le rapport précis avec les taux d'échange, qui sont les seuls faits réels que nous connaissons dans cette matière (Pareto [1902], p. 40).

Refusant l'approche essentialiste des phénomènes, il récuse la théorie de Marx selon laquelle la valeur des marchandises, que ce soit leur valeur d'usage ou leur valeur d'échange, résulte du seul travail (Pareto [1893], p. 41).

Concernant la valeur d'usage, Pareto s'appuie sur les propos de Marx pour en démontrer «l'erreur»:

K. Marx dit aussi fort bien: «La marchandise est d'abord un objet extérieur, une chose qui par ses propriétés satisfait des besoins humains de n'importe quelle espèce. Que ces besoins aient pour origine l'estomac ou la fantaisie, leur nature ne change rien à l'affaire.» Mais il oublie aussitôt que cette propriété qui dépend de la «fantaisie» ne peut être que subjective, et c'est la cause principale de l'erreur, qu'il a en commun avec Ricardo, de placer l'origine de la valeur dans le travail; ce qui est proprement confondre le but avec le moyen (Pareto [1896], § 18, p. 8).

L'analyse du «fait» de l'ophélimité, ou le rapport de convenance entre une chose et le besoin qu'il satisfait, lui permet de reléguer au second plan les caractéristiques intrinsèques d'une marchandise en montrant le caractère subjectif de la «valeur d'usage» (Pareto [1893], p. 39). La relation subjective entre l'individu et l'objet désiré se substitue à la relation objective entre les caractéristiques d'une marchandise et les besoins communs à tout être humain. Concernant la valeur d'échange:

¹³ «[L'homme] isole certaines propriétés, qu'il étudie séparément. C'est ainsi qu'on isole les propriétés physiques des propriétés chimiques des corps. Parmi les propriétés physiques, on fait encore un choix, on étudie séparément la chaleur, l'électricité, la lumière; une nouvelle abstraction nous conduit à étudier, sous le nom de mécanique, les forces et le mouvement. Continuant dans cette voie, d'abstraction en abstraction, on en arrive à l'étude de la mécanique rationnelle, qui considère de simples points matériels et des liens inextensibles» (Pareto, [1897], p. 398).

¹⁴ A titre d'exemple, Pareto distingue deux sens distincts dans le concept marxiste de capital, chacun renvoyant à un aspect précis du phénomène analysé: «il est évident que l'auteur distingue le capital, considéré comme simple bien économique, du *capital fonctionnant dans les mains d'un capitaliste*. [...] Pour ne pas faire de confusion, tout en conservant autant qu'il est possible la notation de K. Marx, nous nommerons *capital simple* les biens économiques destinés à la production d'autres biens, et *capital approprié* le capital qui '*fonctionne dans les mains des capitalistes*'» (Pareto [1893], p. 35).

Cette erreur est encore plus manifeste pour la *valeur d'échange*, et c'est une des causes principales du sophisme qui, à notre avis, se trouve dans la théorie de la plus-value» (Pareto [1893], p. 39).

Le refus de la démarche essentialiste permet à Pareto de rejeter l'abstraction à laquelle procède Marx pour réduire l'origine de la valeur au seul travail¹⁵.

En faisant dépendre le coût de production uniquement du travail, K. Marx ne fait que suivre la théorie de Ricardo. Seulement, en comparant ces deux auteurs, on voit de suite que Ricardo par le terme de « travail » désigne aussi bien le travail présent que le travail passé qui prête son concours à la production sous la forme de capital, tandis que K. Marx n'a en vue que le travail présent, et il se débarrasse du travail passé en l'englobant dans les conditions normales de production (Pareto [1893], p. 41).

Au fond, dit Pareto, Marx fait abstraction du « travail passé » dans la détermination de la valeur (Pareto [1902], p. 48). Pourquoi privilégier le travail au détriment du capital dans la détermination de la valeur ? On pourrait très bien privilégier l'approche inverse en faisant abstraction du « travail présent » pour ne retenir que le seul capital ou « travail passé » (Pareto [1902], p. 47). Il en conclut que la démonstration de Marx reste suspendue à une « pétition de principe » (Pareto [1902], p. 48), puisque rien ne justifie l'abstraction d'un des deux facteurs de production.

Pour avoir une idée précise du phénomène de l'échange, affirme Pareto, il faut au contraire s'en tenir aux faits :

Ces échanges, ou si l'on veut ces achats et ces ventes, sont les uniques faits que nous connaissons ; eux seuls peuvent donner une base solide à notre raisonnement. [...] si nous voulons raisonner avec précision, il nous faut indiquer clairement comment nous formons ces entités abstraites avec les faits réels que nous avons à notre disposition (Pareto [1893], p. 40).

L'analyse du fait de la production conduit clairement à conclure à la présence nécessaire des deux facteurs de production¹⁶. Privilégier le seul travail des ouvriers au détriment des autres « coopérateurs de la production » conduit à deux écueils :

Ou bien nous ne pouvons pas mettre cette proposition d'accord avec les faits réels, ou bien nous sommes obligés d'avoir recours à des hypothèses telles que nous ne faisons plus que les répéter quand nous énonçons la proposition (Pareto [1893], p. 45).

En d'autres termes, soit l'hypothèse de Marx est fautive, soit elle relève de la pure énonciation et donc, pour Pareto, de la métaphysique¹⁷.

¹⁵ En cela, Pareto commet non seulement une erreur exégétique mais également textuelle puisque Marx prend explicitement en compte le rôle des machines dans sa théorie de la valeur (Marx, [1867], I, 2, p. 71 et suiv.).

¹⁶ Ainsi : « Le produit naît économiquement de la combinaison du travail passé (capital simple) et d'autres biens économiques avec le travail présent, comme l'eau naît de la combinaison chimique de l'oxygène et de l'hydrogène. L'on ne saurait attribuer le produit économique au travail présent, à l'exclusion du travail passé, ou *vice versa*, pas plus qu'on ne saurait attribuer la production de l'eau à l'oxygène, en excluant l'hydrogène, ou *vice versa* » (Pareto [1902], p. 48).

¹⁷ La conclusion de Pareto se radicalise en 1902. L'abstraction du « travail passé » provient, selon Pareto, pour une part de « l'émotion » et pour l'autre part d'un « défaut de rigueur des principes qu'on emploie » (Pareto [1902], p. 48).

... au «sophisme» de la plus-value

C'est à partir de cette critique de la loi de la valeur que Pareto, en suivant approximativement les thèses de Marx, aborde le concept de plus-value. Si la théorie de la valeur de Marx s'avère erronée, pour Pareto, le concept de plus-value doit logiquement perdre de sa pertinence. Pareto relève à juste titre que ce concept émerge dans l'analyse que fait Marx des deux formes de la «circulation» de la marchandise (M-A-M et A-M-A) (Pareto [1902], p. 50). De manière schématique, Marx tire ce concept de l'analyse d'une forme particulière de la circulation, celle du capital argent, se présentant sous la forme A-M-A (argent-marchandise-argent). De cette forme de la circulation émerge une plus-value qui semble contradictoire avec la théorie marxiste de la valeur. En vertu du fait que, pour Marx, l'on n'échange que des marchandises de même valeur, comportant donc la même quantité de travail socialement nécessaire à leur production, une marchandise ne saurait prendre ou produire de la valeur dans l'échange. Pareto estime au contraire qu'aucune des deux formes de la circulation ne comprend de contradiction par rapport à la «véritable» théorie de la valeur. Toutes deux s'expliquent en effet facilement, soutient Pareto, lorsque l'on emploie les concepts de la théorie de l'équilibre général. La première forme ne soulevant pas de problèmes théoriques, Pareto s'attarde alors surtout sur la seconde – la circulation du capital argent – d'où émerge le concept marxiste de plus-value.

Le problème à résoudre est donc celui-ci: Le capital (simple) peut-il, indépendamment de son usure, produire oui ou non de la valeur d'échange? (Pareto [1893], p. 46).

Pour Pareto, l'augmentation de la valeur («l'intérêt») d'un tel capital n'a rien d'étonnant. En effet, si l'on considère que le temps intervient dans cette forme de circulation, l'augmentation de la valeur du capital résulte simplement de la rémunération liée à la durée du prêt du capital. Rien ne distingue alors l'échange de deux marchandises entre elles de l'échange d'un bien présent contre un bien futur (Pareto [1893], p. 51). Ainsi:

Le loyer de la simple épargne dépend directement du temps, puisque le prêt de l'épargne n'est autre chose que la transformation d'un bien présent en un bien futur. Même en faisant, ainsi qu'on le doit, abstraction des primes d'assurance et d'amortissement, un bien présent n'est pas identique à un bien futur, ce qui les différencie c'est le temps. Cette considération fournit une bonne réponse au sophisme qui considère «l'intérêt» (le loyer de l'épargne) comme étant créé de rien (Pareto [1896], § 437, p. 313).

Et Pareto d'insister en note sur ce «sophisme»:

Karl Marx, dans le passage déjà cité (430¹), considère comme égaux *économiquement* un «capital» et la somme d'intérêts égale numériquement à ce capital; le reste serait usurpé. Il n'est pas vrai que cent francs aujourd'hui soient la même chose que vingt paiements de cinq francs échelonnés pendant vingt années. Le temps différencie les deux choses (Pareto [1896], § 437, p. 313, note 2).

Cette argumentation s'achève par le rappel de la formule mathématique des annuités.... (*ibid.*, p. 314).

On le voit, l'application des catégories parétiennes à la théorie marxiste de la valeur vide le concept d'exploitation de sa substance¹⁸. Par conséquent, la dénonciation marxiste de l'exploitation de la classe ouvrière par la classe des capitalistes s'avère purement illusoire pour Pareto. Pourtant, ce dernier dénonce également des formes illégitimes d'appropriations des richesses par des privilégiés, principalement à travers la spoliation. Mais à la différence du concept marxiste d'exploitation, ce phénomène n'appartient pas en propre au capitalisme et ne saurait donc provenir de la forme historiquement déterminée de la richesse sociale qu'est la marchandise (Pareto [1893], p. 62). Il faut distinguer les effets « qui sont le produit du socialisme bourgeois, qui, grâce aux politiciens, envahit de plus en plus notre organisation sociale, de ceux qui sont la conséquence de la libre concurrence » (Pareto [1893], p. 69). On entrevoit ainsi le second moment de l'attaque de Pareto contre les thèses marxistes : il construit en effet un véritable contre-discours autour de la notion de spoliation pour stopper la diffusion croissante de la doctrine socialiste, de la même manière que l'on allume un contre-feu pour stopper la progression d'un incendie.

2. LE CONTRE-DISOURS DE PARETO FACE À MARX

Ce contre-discours se trouve explicitement formulé, pour la première fois, dans le dernier chapitre du *Cours* de Pareto, lorsque celui-ci s'attache à présenter la « physiologie sociale »¹⁹. La physiologie sociale de Pareto aborde certains phénomènes sociaux sous l'angle de ce que l'on appelle la sociologie économique (Gislain et Steiner [1995], p. 14). La plupart des phénomènes traités par Pareto dans ces dernières pages de son *Cours* renvoient, plus ou moins directement, à la théorie « matérialiste de l'histoire » de Marx. Davantage, ces pages sont implicitement structurées par les thèses de Marx, puisque Pareto ambitionne de les contrer. D'un point de vue formel, l'élaboration du contre-discours de Pareto comporte deux dimensions linguistiques : la première concerne le signifiant, puisqu'il s'agit, la plupart du temps, de renommer les phénomènes analysés (Pareto [1893], p. 45). L'ouvrier devient de la sorte un « coopérateur de la production »²⁰. Notons

¹⁸ Ainsi : « K. Marx veut prouver que la partie de la valeur d'échange que reçoit le capitaliste est prise sur le travail. Si la valeur d'échange du produit était plus grande que la somme du travail, évaluée dans une unité convenable, qui est incorporée dans la marchandise, on pourrait dire que c'est ce surplus que reçoit le capitaliste ; mais si la valeur d'échange du produit est exactement égale à la somme du travail incorporé dans la marchandise, il est clair que le capitaliste ne peut rien recevoir, si ce n'est une partie de ce travail » (Pareto [1893], p. 46).

¹⁹ L'essentiel de ce contre-discours – la dimension « sociologique » des thèses de Marx – est reproduit dans le chapitre XV des *Systèmes socialistes*.

²⁰ Le concept résonne curieusement au regard de ce passage de Marx : « Et l'économie moderne, qui fait l'esprit fort et ne se fatigue pas de ressasser ses fades plaisanteries contre le fétichisme des mercantilistes, est-elle moins la dupe des apparences ? N'est-ce pas son premier dogme que des choses, des instruments de travail, par exemple, sont, par nature, capital, et qu'en voulant les dépouiller de ce caractère purement social, on commet un crime de lèse-nature ? » (Marx, [1867], I, 1, p. 93)

que certains concepts, comme celui de « classe sociale », échappent à cette manie parétienne, mais perdent leur signification initiale. La deuxième dimension linguistique, relative au signifié, consiste à élaborer une nouvelle analyse des mêmes phénomènes à l'aide de ces nouveaux concepts.

Les sciences positives établissent des rapports entre les choses et non entre les mots. Chaque auteur a donc le droit de désigner ces choses comme il l'entend. [...] une bonne terminologie peut beaucoup aider au progrès de la science (Pareto [1893], p. 34).

En raison de l'imperfection des concepts établis avec le langage vulgaire et des sentiments qui les imprègnent, la science se doit, pour progresser, de fournir une définition technique des phénomènes (Pareto [1893], p. 34)²¹. C'est ainsi que Pareto avance le principal concept supportant son contre-discours : celui de la spoliation²².

L'acceptation rationnelle de la spoliation

Le fondement du concept de spoliation repose, là encore, sur un choix méthodologique. Pareto adopte en effet résolument l'individualisme méthodologique :

La société humaine nous apparaît ainsi comme un vaste agrégat de molécules, qui rendent des services, consomment des produits et épargnent ; et de centres, ou de glandes, où l'épargne se transforme en capitaux, et les produits, les uns dans les autres. Une partie de ces opérations se fait sous le régime de la libre concurrence, une autre partie, sous le régime des monopoles. En outre, des parasites vivent dans ce milieu, en s'appropriant les biens produits par les autres individus (Pareto [1896], § 152, pp. 70-71).

L'agrégation de ces molécules se fait sur un modèle emprunté à la mécanique des forces. De ce fait, tout phénomène collectif est considéré comme le résultat de la somme des forces individuelles entrant en interaction :

Il faut bien se persuader que les phénomènes sociaux sont la résultante de toutes les forces qui agissent sur la société, des qualités et des défauts de tous les citoyens. Les peuples aiment à trouver quelque bouc expiatoire, qu'ils chargent de toutes leurs fautes. Mais ce n'est là qu'une pure illusion (Pareto [1897], § 1050, p. 385).

Chaque individu représente une force agissante qui concourt à déterminer la forme et les caractéristiques de la société. Ainsi, tout concept désignant une entité collective est un concept vide de sens pour Pareto²³. La classe sociale, par exemple, n'est pas une entité collective imposant sa logique à tout individu membre de cette classe, mais un concept désignant le regroupement

²¹ Pareto entend ainsi souligner la polysémie du concept de capital dans l'analyse de Marx (Pareto [1893], p. 35).

²² Nous reprenons ici la présentation que fait Steiner [1995] du concept parétien de spoliation.

²³ « De tels faits doivent être expliqués par la théorie, ce qui n'est pas difficile si on abandonne l'idée erronée assimilant une collectivité à un individu et quand on cesse de parler de la « volonté de la nation » et d'autres conceptions métaphysiques de la même farine » (Pareto [1899b], p. 176, cité par Steiner [1995], p. 1248).

pement d'individus en fonction d'un ou plusieurs intérêts communs. « Il est bien évident qu'un simple ouvrier n'a pas les mêmes intérêts économiques qu'un grand propriétaire terrien ou qu'un possesseur d'une grande fortune mobilière » (Pareto [1897], § 1053, p. 386). Le regroupement d'intérêts particuliers se substitue au concept marxiste d'intérêt de classe.

L'individualisme méthodologique de Pareto n'est pas étranger, semble-t-il, à son appréhension quantitativiste des phénomènes. De fait, Pareto donne un tout autre sens au concept de classe sociale utilisé par Marx. Là où ce dernier assimilait une classe sociale à une entité collective, Pareto donne une interprétation mathématique de ce concept. La quantité désigne une collection d'unités identiques d'un phénomène particulier. Les phénomènes économiques sont appréhendés comme des collections d'unités identiques d'un même phénomène idéal. La classe sociale s'avère ainsi, pour Pareto, une collection d'individu regroupés en fonction d'une ou plusieurs caractéristiques communes : « Pour une classe d'individus, (...) chaque individu appartenant à la classe considérée... » (Pareto [1897], § 727 ; p. 98). Pareto distingue ainsi des classes lorsqu'il analyse graphiquement la répartition inégale des richesses (Pareto [1897], § 1052, p. 385, [1902], p. 8) : Ces classes se constituent par le regroupement d'individus ayant des propriétés (en l'occurrence des intérêts) identiques :

une des causes principales de différenciation des classes sociales, c'est certainement la richesse. Les riches ont tendance à se grouper ensemble, tout comme la classe moyenne et les pauvres (*ibid.*, § 1051, p. 385).

L'appréhension quantitativiste des phénomènes coïncide donc ici avec l'individualisme méthodologique.

L'individualisme méthodologique se retrouve au cœur de l'analyse du phénomène de la spoliation. Ce phénomène se caractérise par l'appropriation d'une partie de la rémunération normale d'une majorité d'individus au profit d'une minorité. Ce transfert de richesse se fait généralement par des spoliateurs à l'insu des spoliés²⁴. Pour Marx, ces transferts de richesses – l'exploitation – sont indispensables au fonctionnement du capitalisme. Ils sont donc irréductibles à des comportements individuels et doivent s'analyser en se conformant à ce que l'on appelle désormais le holisme méthodologique. Pour Pareto au contraire, ces phénomènes ne sont pas indispensables au fonctionnement des marchés et peuvent donc s'expliquer en partant des comportements individuels. Ainsi, plutôt que de suivre Marx et de constater que le capitalisme érige l'exploitation en système, Pareto va montrer que les individus spoliés vont accepter rationnellement la spoliation pour des raisons économiques.

La position de Pareto s'inspire directement de celle de Bastiat et de Molinari (Steiner [1995], p. 1243)²⁵. Elle part d'un questionnement sur les

²⁴ Ce transfert de richesse s'accompagne souvent d'un deuxième effet involontaire, pourtant quantitativement supérieur au premier : la destruction de richesse (Steiner, [1995], p. 1245, n. 2) (Pareto [1893], pp. 65 et suivantes, [1897], § 1043, p. 381).

²⁵ Il incarne en cela la défense des penseurs libéraux face aux critiques formulées par Marx à l'encontre de Bastiat (Marx [1867], I, 1, pp. 92-93, n.1), qualifié par Marx de « commis voyageur du libre-échange » (*ibid.* p. 74).

raisons de l'acceptation par les spoliés de la spoliation. Si l'on comprend pourquoi un groupe cherche à en spolier un autre et à s'octroyer l'aide de l'Etat pour y parvenir,

[o]n comprend moins bien comment, par des voies détournées, un petit nombre d'individus peuvent se faire payer un tribut par la majorité. Pourquoi celle-ci se laisse-t-elle enlever ses biens? (Pareto [1897], § 1046, p. 382).

La réponse ne tient pas tant à l'ignorance (Pareto [1897], § 1046, p. 382), ni à l'insensibilité des agents (Steiner [1995], p. 1250), mais à un calcul coût/avantage que peut faire tout individu. Pareto l'expose dans un exemple qui figure dans le paragraphe § 1047:

En un pays d'une trentaine de millions d'habitants, supposons que sous un prétexte quelconque, on propose de faire payer un franc par an à chaque citoyen et de distribuer la somme totale entre trente personnes. Chacun des spoliés payera un franc par an, chacun des spoliateurs recevra un million (Pareto [1897], § 1047, p. 383).

Paradoxalement, alors même que les spoliés subissent une ponction régulière de la part d'une poignée d'individus, ils ne réagiront pas pour la simple raison qu'ils n'y ont pas intérêt:

L'argument de Pareto est remarquable en cela qu'il fait ici très explicitement intervenir la question de la taille du groupe et ses conséquences organisationnelles. Pour intervenir publiquement et agir contre le petit groupe des spoliateurs, le groupe doit s'organiser pour ne pas rester un groupe latent (au sens de M. Olson). Les agents ont intérêt à agir contre la minorité spoliatrice pour ne pas perdre 1 F chacun: en effet, si tous agissent ils obtiendront gain de cause – le maintien du libre-échange par exemple – pour quelques centimes chacun. Le comportement rationnel de cette action est impossible si elle doit prendre en compte tous les membres du groupe en raison des difficultés que Pareto appelle matérielles et qui peuvent sans difficulté correspondre aux coûts d'organisation introduits par M. Olson: on ne peut aller demander, sauf à un coût très élevé, à chaque citoyen de verser les quelques centimes qui constituent sa participation à l'action (Steiner [1995], p. 1251).

La spoliation s'explique alors par la rationalité des spoliés face aux comportements intéressés d'individus soumettant à leur profit des institutions et des lois. Loin d'une exploitation qui se dissimulerait derrière le fétichisme de la marchandise, emblème du fonctionnement du système capitaliste pour Marx, Pareto propose une vision de la spoliation comme étant l'œuvre d'individus particuliers, se regroupant pour promouvoir des intérêts communs au détriment de la collectivité. Plutôt que de s'imposer aux hommes à leur insu et indépendamment de leur volonté, la spoliation résulte exclusivement de l'activité volontaire et consciente d'un groupe d'individu et de son acceptation passive mais rationnelle par la majorité spoliée. Le concept libéral de spoliation se substitue alors au concept socialiste d'exploitation.

L'interprétation parétienne de la lutte des classes

Le contre-discours de Pareto va donc s'organiser autour de ce concept. La plupart du temps, chaque élément de ce discours va fonctionner comme

un miroir inversé d'un élément de la « théorie matérialiste de l'histoire » de Marx. En accord avec Marx, Pareto considère que les « faits économiques » exercent une influence prépondérante sur l'histoire des « institutions sociales, » des « doctrines » et de la « conscience humaine » :

Cette recherche nous fera souvent connaître que ce sont des faits économiques qui modifient les institutions sociales et les doctrines, et qui se reflètent ainsi dans la conscience des hommes, comme le veut la « théorie matérialiste de l'histoire » ; mais nous trouverons aussi assez souvent que ce sont d'autres faits qui, du moins dans l'état actuel de nos connaissances, ne sont pas réductibles à de purs faits économiques. La « théorie matérialiste » de l'histoire a donc son point de départ dans un principe qui est vrai ; mais elle a eu le tort de trop vouloir préciser et de dépasser ainsi les conclusions qui peuvent se tirer légitimement de l'expérience (Pareto [1902], p. 27).

Pourtant, Pareto se démarque de Marx lorsque ce dernier soumet l'ensemble des rapports sociaux à la détermination de l'économique. D'une part, Pareto considère, comme on vient de le voir avec le phénomène de la spoliation, que les rapports sociaux s'analysent comme l'agrégation de rapports de forces opposés sur des questions économiques, et non comme des rapports de détermination. Il ne saurait donc y avoir de lois historiques transcendantales qui conduiraient les actions des individus malgré eux. D'autre part, Pareto laisse entendre que Marx, par un sentiment d'urgence, aurait voulu réduire l'ensemble des phénomènes sociaux aux seules causes économiques²⁶. Or, le fait de relier tous les phénomènes sociaux à un seul « axiome » ou « principe » conduit, d'après Pareto, à leur trouver des causes fictives²⁷.

La vie sociale rend impossible d'accepter toutes les conséquences logiques des principes qu'on veut respecter, il faut donc trouver le moyen d'interpréter ces principes en sorte que leurs conséquences ne heurtent pas trop les conditions de la vie réelle (Pareto [1902], p. 27).

Le moyen d'interpréter la vie sociale réside dans l'existence d'un champ de la connaissance qui ne soit pas exclusivement économique. La « physiologie sociale » (Pareto [1897]) ou, plus tard, la « sociologie, » (Pareto [1903]) constitue ce nouveau domaine²⁸. De la sorte, Pareto est en mesure de pouvoir étudier les stratégies et comportements des classes sociales pour soumettre certaines institutions afin de pouvoir spolier la majorité des individus. Dans son *Cours*, comme dans les *Systèmes socialistes*, Pareto structure ce nouveau domaine comme un contre-discours en réaction à la « théorie matérialiste de l'histoire » de Marx. Nous n'aborderons que quatre moments de ce contre-discours afin d'illustrer notre propos.

²⁶ Marx, en tant que révolutionnaire, n'aurait pas pris le temps d'affiner son analyse, « car on n'a vraiment pas le temps, quand on doit agir, de se livrer à de longues et subtiles considérations théoriques » (Pareto [1902], p. 27).

²⁷ Pareto critique le matérialisme historique en ce qu'il assigne à tout phénomène social une cause économique : « Mais les causes des phénomènes sociaux sont énormément plus nombreuses et variées que le petit nombre d'axiomes religieux ou autres, ainsi posés. Vouloir, ainsi qu'on y est obligé, relier toutes ses actions à ces axiomes, conduit donc nécessairement à assigner aux actions des causes fictives » (Pareto [1902], p. 27).

²⁸ Les thèses sociologiques de Pareto pourraient ainsi s'ancre dans ce rejet de Marx. Voir Gislain et Steiner [1995].

(i) Tout comme pour Marx, la spoliation trouve son fondement dans l'analyse de la production elle-même. Pour Marx, l'exploitation naît au niveau de la production, par l'usage de la force de travail au-delà de sa valeur d'échange. L'échange de la marchandise produite est alors le moment où la plus-value se réalise, se concrétise, validant socialement l'exploitation de l'ouvrier. C'est également au niveau de la production que se comprend la spoliation pour Pareto. En effet, la production s'analyse, aux yeux de Pareto, comme la combinaison de facteurs de production par un entrepreneur cherchant à rendre maximum ses gains ou son profit. Or, en situation de concurrence parfaite, son profit devient nul puisque le prix de vente devient identique au prix de revient. Pour pouvoir constituer un profit supplémentaire, les entrepreneurs vont s'entendre pour tenter de se retrouver dans une situation de monopole, dans laquelle ils pourront fixer des prix supérieurs au prix de libre concurrence. Pour cela, il faut limiter l'accès du marché aux autres entrepreneurs. C'est pour cette raison que les entrepreneurs sont amenés à se regrouper pour demander à l'Etat de fermer les frontières, afin de pouvoir spolier les consommateurs. La spoliation est alors le résultat d'un groupement d'intérêts privés. Alors que chez Marx, le capitaliste ne pouvait pas faire autrement que d'exploiter le travailleur, l'entrepreneur parétien effectue volontairement sa démarche. Toutefois, il y est fortement incité puisque « celui qui n'en demande pas n'a rien et il court le risque d'être sacrifié » (Steiner [1995], p. 1246).

(ii) Si tout groupe social résulte d'intérêts convergents, toute société sera traversée par des luttes entre des groupes aux intérêts divergents.

Les socialistes ont donc entièrement raison de donner une grande importance à la « lutte des classes » et de dire que c'est le grand fait qui domine l'histoire. Sous ce rapport, les ouvrages de Karl Marx et de Mr Loria sont dignes de la plus grande attention (Pareto [1897], § 1053, p. 386).

L'hommage rendu par Pareto à Marx ne fait que dissimuler la récupération, par le contre-discours parétien, du concept de lutte des classes. Ce concept perd son sens initial et se réduit à une simple opposition entre des groupements d'intérêts communs. Dans ce cadre, Pareto peut soutenir que toute société est traversée par des luttes de classes, au sens mathématique du terme. Pour autant, cette opposition ne se traduira pas nécessairement par l'existence d'une spoliation. En effet, la spoliation dépend de l'existence d'institutions non-marchandes susceptibles de pouvoir détourner la richesse produite et distribuée par le marché. Ainsi, Pareto distingue deux formes possibles de lutte des classes que l'on rencontre dans toutes les sociétés, à tout moment dans leur histoire. « L'une n'est autre que la concurrence économique » (Pareto [1897], § 1054, p. 386). La concurrence économique se caractérise par la lutte incessante entre les individus ou les classes pour maximiser leurs intérêts. Elle permet non seulement de satisfaire les intérêts de chacun, mais également d'éviter la destruction de richesse qui accompagne toute spoliation. Enfin, la concurrence permet de diminuer les inégalités sociales: « Cette concurrence ne détruisant pas, mais produisant de la richesse, contribue indirectement à relever le niveau du revenu mini-

mum et à diminuer l'inégalité des revenus » (*ibid.*). L'autre forme de la lutte des classes consiste à s'emparer du gouvernement :

L'autre forme de la lutte des classes est celle par laquelle chaque classe s'efforce de s'emparer du gouvernement, pour en faire une machine à spoliation. La lutte qu'entreprennent certains individus pour s'approprier la richesse produite par d'autres est le grand fait qui domine toute l'histoire de l'humanité (Pareto [1897], § 1054, p. 386).

Par conséquent, en dehors de la situation concurrentielle, toute institution non-marchande, c'est-à-dire étatique, donne lieu à des luttes de pouvoir ayant pour but de s'approprier une fraction de la richesse collective au détriment de la société. Cette seconde forme de la lutte des classes, qui se traduit par l'existence d'une spoliation, constitue le « grand fait » ou plus exactement le grand malheur de l'humanité : elle s'accompagne en effet d'une destruction considérable de richesse qui fait baisser le revenu minimum et augmenter l'inégalité des revenus. Ainsi, contrairement à Marx, la lutte des classes ne se traduit pas nécessairement, pour Pareto, par l'existence de spoliations dans le régime capitaliste.

(iii) Pour s'approprier au mieux ces richesses, la classe dominante tente d'asservir les institutions gouvernementales de manière à mieux défendre ses intérêts. Ainsi :

K. Marx a été bien avisé en recommandant, avant toute chose, à ses partisans de s'emparer du gouvernement. C'est l'instrument qui, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours, a servi à certaines classes de la population pour établir à leur profit le système protecteur ; rien de plus logique et de plus naturel que les autres classes veuillent s'en servir à leur tour (Pareto [1897], § 791, p. 133).

Le parallèle est frappant avec l'idée d'un Etat de classe décrit par le matérialisme historique de Marx, dans lequel une classe sociale s'accapare le pouvoir idéologique, juridique et politique afin de rendre légitime l'exploitation de la classe ouvrière dans les rapports de production. Pour Pareto, un groupe d'individu va défendre ses intérêts par plusieurs moyens. D'abord, grâce à une idéologie et à des pratiques sociales :

Ce phénomène s'observe très fréquemment dans l'histoire, il y en a aussi quelques exemples de nos jours. Vers la fin du siècle passé et au commencement du siècle présent, la bourgeoisie a combattu pour conquérir le pouvoir. Alors, l'indépendance de la magistrature, la garantie des droits individuels, la liberté de la presse, l'institution de la garde nationale et du jury, étaient des revendications au sujet desquelles elle n'admettait aucune transaction. Mais, depuis qu'elle est arrivée au gouvernement, elle les a oubliées. Ses idées se sont profondément modifiées, et elle commence à trouver que les procédés, qu'elle a tant blâmés, des anciens régimes étaient assez bons (Pareto [1897], § 1058, p. 388).

Ensuite, le groupe dominant, ou la classe dominante, va se servir des institutions comme la police ou la justice pour défendre ses intérêts. Ainsi :

Le maintien de l'ordre et de la sécurité étant le plus pressant besoin des sociétés, les spoliateurs s'en sont servi et s'en servent couramment comme de prétexte pour assurer le succès de leurs opérations. [...] Après la morale, la chose la plus indispensable aux hommes est la justice ; aussi la classe dominante a-t-elle toujours essayé de la faire servir à ses fins. La seule idée de magistrats absolument

indépendants lui répugne, et elle sent instinctivement qu'il les lui faut asservir, pour asseoir son pouvoir sur une base solide (Pareto [1897], § 1065, p. 392).

Il en va de même pour la loi, instaurant la légalité de la spoliation. Marx précisait que l'exploitation est d'autant plus efficace qu'elle est légale. En effet, l'exploitation, ou l'extorsion de la plus-value produite par le travailleur salarié, est parfaitement légale puisque ce dernier vend sa force de travail au capitaliste, et comme toute marchandise vendue, cette dernière peut être utilisée autant de temps que le capitaliste le souhaite. Le surtravail obtenu est ainsi légalement approprié par le capitaliste. Sur ce point, Pareto déplace le regard que l'on peut porter sur le rôle de la loi dans l'économie, mais en restant assez proche de Marx lorsqu'il dénonce la « violence légale » (Pareto [1897], § 1045, p. 382). La spoliation s'exerce en effet grâce à des mesures gouvernementales légalement instituées. Le protectionnisme, demandé par les entrepreneurs, est ainsi instauré par le gouvernement au détriment des consommateurs (Pareto [1897], § 1047, p. 383).

(iv) Tout comme le matérialisme historique permettait, pour Marx, d'appréhender l'évolution des sociétés à travers le prisme de la lutte des classes et de l'appropriation du surtravail, Pareto se sert du concept de spoliation pour analyser les différentes formes qu'elle revêt au cours des siècles²⁹. Pareto relève ainsi que la spoliation se rencontre de tout temps, que ce soit sous la forme de l'esclavagisme dans l'antiquité, du servage au Moyen Age, ou sous des formes plus « perfectionnées » dans les sociétés modernes comme en témoigne le protectionnisme (Pareto [1897], § 1045). Chaque époque connaît ses « systèmes » dont l'efficacité est variable. Mais aucune nécessité historique n'incite une société à adopter telle ou telle forme de spoliation :

Il n'est pas vrai non plus que l'organisation en corporations fut une nécessité du « moment historique », pour les sociétés anciennes, en général. Athènes vit fleurir le commerce et l'industrie, sans corporations (Pareto [1897], § 804, p. 149).

L'histoire n'est pas « un procès sans sujet », dirait Pareto en s'inspirant d'Althusser, et ne saurait donc être le fruit d'une logique s'imposant aux individus. Les moments historiques sont davantage le fruit d'une certaine configuration des forces individuelles. Le « déterminisme » de Pareto consiste à voir dans l'histoire « des faits dont il s'agit de découvrir les rapports. La conception matérialiste de l'histoire est, sous ce rapport, simplement la conception objective et scientifique de l'histoire » (Pareto [1903], p. 390).

Ainsi, s'il est rationnel d'accepter la spoliation à cause de coûts d'organisations excessifs par rapport au gain escompté, on peut imaginer qu'une révolution résulte de l'effet inverse. « Des dissensions éclatent de temps à autre dans la classe dominante, ou entre cette classe et une autre, qui veut la remplacer » (Pareto [1897], § 1057, p. 388). Les révolutions seraient le fruit d'un groupement d'intérêt ayant décidé, après un éventuel calcul, de s'emparer du pouvoir. Mais en raison de la permanence de la nature humaine, ce

²⁹ A la différence de Marx, le concept parétien de spoliation ne concerne pas uniquement le capitalisme.

groupe s'empresserait de se comporter comme le précédent : « Mais quand il en est arrivé à ses fins, il se hâte d'asseoir sa domination, en employant, tout au plus avec de nouveaux noms, les mêmes moyens qu'il avait autrefois blâmés » (*ibid.*). Si la classe ouvrière parvenait à renverser la classe bourgeoise, elle ne ferait qu'instaurer, avec le socialisme, une nouvelle forme de la spoliation. Ainsi, l'argumentation de Pareto contre Marx s'achève-t-elle implicitement sur un calcul rationnel : outre que l'on retrouverait le mécanisme de la spoliation dans un Etat socialiste, le coût du changement de régime serait disproportionné par rapport au gain escompté. La liberté mérite-t-elle d'être sacrifiée pour un tel socialisme ? Telle pourrait être la question qu'adresserait Pareto aux socialistes.

CONCLUSION

Quelques éléments peuvent être avancés au terme de cette brève étude sur la critique parétienne des thèses de Marx. Premièrement, nous avons vu que certains concepts développés par Pareto acquéraient une dimension idéologique lorsqu'ils étaient rapprochés des thèses de Marx. Le concept de spoliation n'est pas seulement un moyen pour résoudre le problème théorique de la persistance des mesures protectionnistes (Steiner [1995]), mais il fait également sens dans un contre-discours que Pareto avance face aux thèses de Marx. Dans cette perspective, nous avons montré le lien existant entre la critique que fait Pareto de la loi marxiste de la valeur et le concept de spoliation. Ce concept intervient de manière centrale pour contrer l'analyse que fait Marx du capitalisme à travers sa théorie matérialiste de l'histoire. Ce faisant, Pareto cherche à endiguer la diffusion croissante des thèses socialistes en détachant ce mouvement de sa « matrice doctrinale ». Cette ambition parétienne ne se limite d'ailleurs pas aux quelques éléments qui sont traités dans cet article³⁰. Deuxièmement, il apparaît qu'une lecture « externaliste » des concepts parétiens permet de dévoiler une des références structurantes de sa pensée. En effet, certains concepts traités dans les derniers chapitres de son *Cours* (dans la partie consacrée à la « physiologie sociale ») s'organisent autour d'une critique de la théorie marxiste de l'histoire. La cohérence de ces concepts réside donc en partie dans la théorie qu'il cherche à combattre. En ce sens, cette cohérence ne saurait être comprise sans sortir d'un questionnement strictement interne à Pareto. Troisièmement, il nous semble que le projet sociologique de Pareto prend sa source, pour partie, dans ce combat contre Marx. Soucieux de souligner les risques d'une analyse exclusivement économique des phénomènes sociaux, Pareto revendique l'existence d'un domaine autonome qui pourrait coïncider avec ce que l'on appelle la sociologie économique (Gislain et Steiner [1995]). Or la sociologie de Pareto se constitue en partie dans le prolongement de ses travaux sur la physiologie sociale. S'il est vrai, comme le dit

³⁰ Sa critique des théories de Marx s'est également portée sur la loi de la chute tendancielle du taux de profit, ou encore sur les schémas de la reproduction, et mériteraient à ce titre d'être développés.

Pareto, que tout auteur a un « ennemi intime » qui constitue le point de référence implicite de son œuvre, Karl Marx semble alors l'incarner pour Pareto :

On peut sourire aux rêveries des utopistes, des métaphysiciens, des éthiques, mais la puissante dialectique de Marx impose le respect que mérite tout adversaire doué d'une force non commune (Pareto [1903], p. 382).

G.R.E.S.E.
Université de Paris-I
Panthéon-Sorbonne

BIBLIOGRAPHIE

- Bridel Pascal, [1990], « Equilibre, statique comparée et analyse dynamique chez Vilfredo Pareto: remarques sur la contribution de Siro Lombardini, » *Revue européenne des sciences sociales, Cahier Vilfredo Pareto*, 28 (88), 1990, pp. 183-191.
- Busino Giovanni, [1982], « Vilfredo Pareto et les socialismes, » *Revue Européenne des Sciences Sociales, Cahier Vilfredo Pareto*, 20 (62), 1982, pp. 171-211.
- Busino Giovanni, [1987], « Pareto, Vilfredo (1848-1923), » *The New Palgrave*, édité par J. Eatwell, M. Milgate et P. Newman, MacMillan Press, Londres, 1987, pp. 799-804.
- Cirillo R., [1976], « The true significance of Walras' General Equilibrium Theory, » *Revue Européenne des Sciences Sociales, Cahier Vilfredo Pareto*, 14 (37), pp. 5-15.
- Gislain Jean-Jacques, Steiner Philippe, [1995], *La sociologie économique: 1890-1920*, Paris, PUF-collection « Sociologies », 1995.
- Kirman A.P., [1987], « Pareto as an economist », *The New Palgrave*, édité par J. Eatwell, M. Milgate et P. Newman, MacMillan Press, Londres, 1987, pp. 804-809.
- Lange Oskar, [1932], « Die allgemeine Interdependenz der Wirtschaftsprognosen und die Isolierungsmethode, » *Zeitschrift für Nationalökonomie*, 4 (1), 1932, pp. 52-78.
- Lendjel Emeric, [1996], « Le Cours de Pareto: une critique normative de Marx », présenté dans le cadre de la journée d'étude « Prix et Normativité » du G.R.E.S.E., le 25/09/1996.
- Marx Karl, [1867], *Le capital: critique de l'économie politique*, Livre I, traduction de Joseph ROY, Paris, Editions sociales, 1975.
- Ménard Claude, [1990], « The Lausanne Tradition: Walras and Pareto, » in *Neoclassical Economic Theory, 1870 to 1930*, edited by Klaus Hennings and Warren Samuels, Kluwer Academic Publishers, Boston-Dordrecht-London, 1990, pp. 95-135.
- Pareto Vilfredo, [1893], *Introduction* (à K. Marx, *Le Capital*, Extraits faits par P. Lafargue, Paris 1893, p. III-LXXX, in [1966], Œuvres complètes, tome IX, pp. 33-70.
- Pareto Vilfredo, [1894], « Leçon d'ouverture d'économie politique de M. V. P., professeur extraordinaire, » dans *Université de Lausanne, Discours d'installation et leçons inaugurales, octobre 1892*, Lausanne, Ed. de l'Université, 1894, pp. 215-219, in [1966], Œuvres complètes, tome IX, pp. 79-86.
- Pareto Vilfredo, [1896-1897], *Cours d'Economie Politique*, vol. I paru en 1896, vol. II en 1897, Lausanne, chez l'auteur, réédité par G.-H. Bousquet et G. Busino, Œuvres Complètes, tome I, Genève, Droz, 1964.
- Pareto Vilfredo, [1899a], « Mémoire présenté, en décembre 1898, à la Société 'Stella', par le prof. V. P., » Lausanne, chez l'auteur, 1899, puis dans les *Cahiers Vilfredo Pareto*, I, 1963, p. 121-130, réédité dans le tome IX des Œuvres Complètes, [1966], pp. 102-109.
- Pareto Vilfredo, [1899b], « I problemi della sociologia », dans *Ecrits sociologiques mineurs*, Œuvres complètes, tome 22, pp. 165-177, Genève, Droz, 1980.

- Pareto Vilfredo, [1902-1903], *Les systèmes socialistes*, réédité par Giovanni Busino, Œuvres complètes, tome v, Genève, Droz, 1965.
- Pareto Vilfredo, [1906], *Manuale di economia politica*, traduction française *Manuel d'Economie Politique*, 1ère éd. française 1909, réédité par G. Busino, Œuvres Complètes, tome VII, Genève, Droz, 1966.
- Pareto Vilfredo, [1966], *Marxisme et Economie Pure*, Œuvres Complètes tome ix, réédité par G. Busino, recueil de textes sur la période 1892-1919, Genève, Droz, 1966.
- Steiner Philippe, [1995], « Vilfredo Pareto et le protectionnisme: l'économie politique appliquée, la sociologie générale et quelques paradoxes », *Revue Economique*, 46 (5), sept. 1995, pp. 1241-1262.
- Tarascio Vincent J., [1966], *Pareto's Methodological Approach to Economics, A study in the History of some scientific aspects of economic thought*, the University of North Carolina Press, Chapel Hill, 2nd édition 1968, 153 p.
- Tarascio Vincent J., [1972], « Vilfredo Pareto and Marginalism », *History of Political Economy*, 4 (2), fall 1972, pp. 406-425.